

MARIE

La Flamme



Un héritage

Avertissement

Pour faire revivre le destin hors du commun des Européens qui s'installèrent dans la vallée du Saint-Laurent au XVII^e siècle, cette œuvre emprunte leur langage, leur regard, leurs craintes et, dans bien des cas, leurs préjugés à l'égard des Premiers Peuples qu'ils furent amenés à côtoyer. Dans cette trilogie, l'écriture romanesque permet d'imaginer une diversité de points de vue, sans pour autant refléter ceux de l'autrice.

COUVERTURE

Photo : © Drunaa / Trevillion Images

Conception graphique : Mélodie Landry

INTÉRIEUR

Mise en pages : Michel Fleury

© Flammarion Québec, 2024

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-89811-169-3

ISBN (PDF) : 978-2-89811-170-9

ISBN (EPUB) : 978-2-89811-171-6

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2024

Imprimé au Canada

flammarionquebec.com

CHRISTINE BROUILLET

MARIE

La Flamme



Un héritage

À Michel Bernard et Jeanne Lapointe

Chapitre premier

« Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime », se répétait Marie en coupant des tiges d'ancolies roses. Simon ne l'avait pas oubliée. Il pensait à elle et reviendrait à Nantes. Elle l'avait toujours su. En fermant les yeux, elle l'imaginait, rieur, lui tendant les bras, beau comme un prince. Elle appuierait sa tête contre la casaque rêche, respirerait la poudre des combats dont le tissu était imprégné avant de percevoir l'odeur chaude de Simon, poivrée, piquante, musquée. Il se pencherait sur elle, chercherait sa bouche avec avidité, elle sentirait les poils durs d'une barbe mal rasée râper ses joues, meurtrir son cou, et elle souhaiterait que ces rougeurs restent longtemps, preuves du désir de Simon. Vorace, il la baiserait au front, aux yeux, lui croquerait l'oreille, se perdrait dans ses cheveux avant de s'emparer de ses lèvres, avant d'enfoncer une langue si agile qu'elle la forcerait à répondre à cet embrassement. Elle suffoquerait délicieusement, son cœur s'emballerait, sa raison lui échapperait dans cet affolement voluptueux.

Le père Thomas avait beau fustiger ses ouailles et leur répéter que succomber à la chair mène droit à l'Enfer, Marie LaFlamme ne pouvait s'empêcher de rêver ainsi à Simon. Elle frissonnait à inventer cette scène de retrouvailles, se la remémorant cent fois l'heure, ajoutant des détails brûlants, précisant l'ardeur des baisers, l'audace d'une main. Elle taisait ses songes osés à tous, persuadée qu'on la condamnerait, que personne ne pouvait comprendre.

Est-ce qu'on avait jamais aimé autant qu'elle ?

Non, sûrement non. Même Myriam Le Morhier qui paraissait tellement heureuse avec son époux ne pouvait être

aussi éprise, sinon elle n'aurait pu supporter qu'il parte en mer durant des semaines. Le capitaine s'éloignait de moins en moins souvent et de façon plus brève, il est vrai, mais quand on aime, une seconde paraît l'éternité, et Marie, qui n'avait pu retenir Simon, pleurait souvent son absence.

Elle allait tous les jours au quai de la Poterne, là où elle avait vu son amoureux pour la dernière fois, se jurant qu'elle ne s'imposerait plus cette torture quotidienne du souvenir, tout en sachant qu'elle reviendrait sur les lieux, ensorcelée par son amour pour Simon, incapable de résister à ce pèlerinage. Elle allait aussi s'asseoir sur son rocher favori, près d'un bras de la rivière, où il pêchait des goujons pour les revendre aux cabaretiers du port. Elle aussi attrapait des poissons mais c'était bien grâce à lui car si elle s'amusait à lancer sa ligne, la sentir vibrer au bout de sa gaule, elle détestait retirer sa proie du crochet. Simon le faisait pour elle en la taquinant :

– Tu es sotté. Ils ne sentent rien. C'est des bêtes !

Marie lui donnait raison mais elle frissonnait quand elle entendait la chair se déchirer dans un clapotis sanglant ou les queues qui continuaient à s'agiter dans le panier d'osier. Simon reprenait alors le poisson, lui arrachait les ouïes et les yeux, en expliquant qu'ils serviraient d'appâts pour ses congénères. Quand sa sœur Michelle était avec eux, il devait assommer le poisson s'il ne voulait pas l'entendre se lamenter sur le sort du malheureux. Il ne manquait jamais d'ironiser sur la faiblesse féminine et Marie se faisait un devoir de dissimuler son dégoût. Elle pensait qu'il aurait pu étourdir le goujon avant de le charcuter, mais une femme ne devait pas adresser de reproches à son époux et Marie considérait Simon comme son fiancé.

L'écume de la Loire dessinait pour elle la dentelle d'un voile blanc. Elle avait pardonné aux flots qui lui avaient ravi son père, car ils n'auraient pas Simon. De la mer, il n'aimait que les produits. Marie s'en réjouissait ; elle ne tenterait jamais de le persuader du charme de la houle ou des mascarets. Quand Simon reviendrait de Paris, elle le convaincrait de reprendre l'échoppe de son père près du port. Ils seraient

toujours ensemble, heureux, près de leur famille. Et même Nanette, quand elle verrait comme Marie se plaisait en ménage, pardonnerait à Simon toutes ses sottises d'enfant. Elle serait bien obligée de reconnaître son courage! Elle lui reprochait d'être soldat, soutenant que ceux-ci sont des barbares. Mais il fallait bien quelqu'un pour défendre le Roi! Simon était bien valeureux pour s'être enrôlé! Pour risquer sa vie! Marie frémissait en songeant à tous les dangers qui guettaient son amoureux, et quand des malades venaient frapper à leur porte afin qu'Anne LaFlamme les guérisse, elle avait parfois envie de leur dire que leurs coliques et leurs rhumatismes n'étaient rien en comparaison des souffrances qu'enduraient les soldats. Seuls les hommes blessés au combat attiraient sa pitié, comme les femmes en couches excitaient son envie. Elle aussi serait un jour délivrée par sa mère. Leur fils ressemblerait à Simon. Et il courrait dans ce champ où elle choisissait maintenant des ancolies.

Quand Marie avait fui la table pour aller cueillir des plantes, Nanette n'avait même pas essayé de la retenir; elle avait observé Marie durant le déjeuner, tête inclinée au-dessus d'une assiette qu'elle ne semblait voir, dont les arômes lui échappaient mais qu'elle goûtait tout de même en se brûlant sans y prendre garde. Elle avait conclu que sa petite était réellement éprise de ce vaurien de Simon Perrot. Qu'avait-il besoin d'envoyer cette missive? Nanette savait qu'elle était injuste; le jeune homme avait voulu rassurer sa famille en donnant un mot au marchand Lecoq à Paris, mais Marie rêvait déjà bien assez...

Elle était à la fenêtre à repriser un devantreau quand elle avait entendu Jacques Lecoq amener les Perrot.

— Des nouvelles de Simon, mes amis! criait-il.

Madeleine Perrot était sortie sur le pas de la porte précipitamment; son fils était-il mort au combat? Elle n'osait questionner le commerçant, lequel, la connaissant depuis toujours, plaisanta.

— Eh ben, tu n'es pas curieuse, Mado, ton fils annonce peut-être son mariage ou sa fortune!

Le voyant agiter une lettre sous son nez, Madeleine Perrot se dérida et, après s'être signée, elle s'empara vivement du papier cacheté.

– Marie! Va chercher Marie, dit-elle à Chantale, sa benjamine, mais leur voisine s'avancait déjà vers eux d'un pas qu'elle voulait égal.

– J'ai vu M. Lecoq arriver. Il y a des nouvelles? Ah! Vous avez reçu une lettre?

Remarquait-on qu'elle rougissait? Marie pesta intérieurement contre son teint. Fort pâle, il lui donnait un air de noblesse que toutes les dames de Nantes lui enviaient, mais les nobles et les bourgeoises étaient-elles aussi gênées quand leurs joues s'enflammaient? Marie savait bien que c'était une lettre de Simon. Son Simon. Lecoq était un sot pour prétendre que le fils Perrot annonçait ses épousailles, c'était elle qu'il aimait! Elle attrapa la missive d'une main tremblante et la déchira légèrement en brisant le cachet. Elle tenta d'affermir sa voix pour lire à la famille. En parcourant des yeux les quelques lignes, elle se félicitait pour la première fois que sa chère Michelle soit absente. Les Perrot ignorant l'alphabet, ils allaient quérir Marie en l'absence de leur fille aînée quand ils recevaient quelque écriture. Marie s'exécutait avec plaisir. Enfant unique, elle considérait les Perrot comme sa famille et si elle s'était entichée de Simon à l'adolescence, son amitié pour sa sœur Michelle existait depuis toujours. Elles avaient tout partagé depuis l'enfance, les jeux, les rires, les friandises, les pleurs, les confitures sèches et les flâneries au port, les semonces et les parties de cache-cache en forêt et les leçons de catéchisme de sœur Angélique. Tout en s'en félicitant, leurs mères s'étonnaient d'une telle complicité, leurs filles étaient si différentes!

Marie était vive comme une mésange, pépiante, sautillante, curieuse de tout. Elle parlait beaucoup, étourdissait sa nourrice de questions souvent judicieuses, parfois étranges, et ne la lâchait pas avant d'avoir son idée. Qu'elle discutait ensuite. Nanette avait beau répéter à sa maîtresse que sa fille avait trop d'esprit et deviendrait raisonneuse, Anne

La Flamme se contentait de sourire. Elle n'était pas fâchée que sa fille ait du caractère ; de la fierté en masse, certes, une témérité inquiétante, une indépendance dans les manières qu'il faudrait corriger mais avec ça une aisance dans l'apprentissage, qu'il s'agisse de la lecture ou du calcul, et une joie de vivre gourmande qui rassérénait Anne. Marie n'avait pas hérité de ses angoisses chagrines qui lui serraient l'âme trop souvent et ressemblait par son goût pour les plaisirs simples à son défunt père.

Comme lui, elle était heureuse de contempler la Loire, ses ondes lourdes et fortes, mouchetées de dizaines d'embarcations qui allaient et venaient du Bourgneuf, de Pornic et du Croisic, de la Hollande, de Flandre ou d'Allemagne. Elle s'enchantait du mouvement des flots qui déferlaient doucement vers la grève ou se brisaient sur les rochers, les noyant d'une écume crémeuse, patine qui les usait et les laissait brillants malgré un soleil incertain. Marie avait dit un jour à sa mère qu'elle était contente d'avoir les yeux de la même couleur que la rivière.

– Et de quelle couleur est la Loire ? avait demandé Anne, confuse autant qu'amusée de l'orgueil de sa fille.

– Je ne sais pas, admit Marie, pour se reprendre très vite. Personne ne le sait, c'est un secret. Comme pour moi. C'est selon notre humeur.

Le bleu intense des chardons, la douceur des violettes, l'ardoise mauvée d'un ciel boudeur, se disputaient la préséance dans le regard de Marie comme dans le fleuve, et la même noirceur les envahissait parfois, annonciatrice d'emportement, de tempêtes. Anne en avait fait la remarque à Marie.

– C'est que les hommes veulent dompter la mer ! À leurs risques ! avait rétorqué l'adolescente.

– Si c'est ainsi que tu accueilles tes galants, l'avait moquée Nanette, je m'occuperai de toi encore longtemps !

Nanette plaisantait car elle s'était résignée depuis peu à se voir enlever l'enfant chérie. Marie était si jolie. Enfant, elle attirait l'attention, femme, elle la retenait. Les excursions dans

les criques près du port où elle grimpait aux rochers et les courses éperdues dans les champs avaient délié sa taille, galbé ses jambes, dégagé ses épaules. Si les pieds menus et les bras trop ronds trahissaient l'enfance récente, Marie avait déjà ce qui ferait rêver tant d'hommes : des seins bien fermes, bien pleins aux tétons malicieux, une peau soyeuse et frémissante, un ventre plat qui niait les hanches trop fortes et, enfin, un petit derrière rebondi, coquin, tentateur. Bien que la chevelure brûlât d'un roux flamboyant, le teint pâle, immaculé, était sans tache de son et mettait en valeur une bouche framboise qu'une lèvre inférieure plus épaisse faisait légèrement boudeuse. Le nez mutin corrigeait cette impression dédaigneuse quand des rires fréquents ne l'avaient pas déjà fait, découvrant des dents pointues mais sagement alignées. De cet ensemble fort plaisant, on ne remarquait pourtant rien de prime abord car des yeux magnifiques, étonnamment brillants, s'ouvraient vifs ou langoureux derrière un rideau de cils lumineux, et captivaient l'interlocuteur, plaidaient merveilleusement la cause de Marie si elle avait quelque faveur à obtenir. Elle séduirait qui elle voudrait mais elle l'ignorait alors, et si elle avait haussé les épaules, elle n'oublierait pas pour autant l'avertissement de Nanette. Pour plaire à son Simon, elle devrait peut-être se surveiller et prendre exemple sur Michelle. Douce et réservée, l'aînée des filles Perrot goûtait le calme mais ne se forçait jamais à la raison, elle était sage par distraction, toujours perdue dans ses songes.

– Cette gamine-là ne vit pas avec nous, se plaignait souvent Madeleine Perrot à sa voisine. Ta Marie est plus dégourdie!

– Marie aussi rêve... mais la tienne, au moins, entend chanter les anges. Ne la contrarie pas, conseillait Anne LaFlamme. Elle a un don.

– Ça ne lui servira à rien pour nourrir ses enfants.

– Qui sait ce qui l'attend? Elle est encore jeune, laisse-la jouer.

– Cette mère Marie-Joseph de l'Épiphanie n'aurait jamais dû lui prêter cette flûte, ni l'emmener au couvent. On ne la

voit plus ici ! Elle y passe toutes ses journées depuis que Myriam Le Morhier l'a encouragée à étudier la musique. La musique !

– Elle apprend, laisse-la... Elle est si douée, on croirait les merles au printemps, quand ils font leur parade.

– Oh ! Si elle m'attire des amoureux, je ne m'en plaindrai pas, fit Madeleine, riieuse. Faudra bien la marier.

– C'est une enfant, voyons... Elle a à peine vingt ans !

– Elles grandissent si vite... Vois, mon garçon est déjà parti.

Simon Perrot s'était enrôlé plusieurs mois auparavant ; au moment où le gouvernement royal s'était rendu à Nantes pour arrêter Fouquet. Quand Simon Perrot avait vu la voiture qui emportait le disgracié escortée d'une centaine de mousquetaires, il avait décidé sur-le-champ de suivre ces hommes à Paris et de se faire accepter par eux. Il était certain d'être engagé car il se flattait depuis toujours d'être né comme Louis XIV un 5 septembre. Il y avait toujours vu un signe du Ciel lui commandant de servir le monarque, et il ne se cachait pas d'en tirer orgueil puisque c'était la volonté des astres.

– Les planètes n'ont rien à voir à ça ! grommela Nanette en rapportant les propos de Simon.

– Ce sont des gamineries, plaïda alors Anne LaFlamme.

– Oh non ! Il se croit vraiment destiné à la gloire. Mais c'est aussi bien qu'il parte au loin, il ne fera plus de bêtises ici. Si c'était le mien, il aurait eu le fouet bien souvent !

– Nanette, voyons !

– Quoi, Nanette ? Parce que cet enfant a de beaux yeux, on lui a tout pardonné. Vous devriez le regarder de plus près, vous verriez de la malice au fond de son œil : c'est du roc sous du velours, je sais ce que je dis.

Anne LaFlamme soupira, lissa sa chevelure noire vers l'arrière, la tordant en un chignon serré qui lui laissait le col dégagé. Devant son miroir, elle s'étonnait de n'avoir pas davantage de cheveux blancs, elle avait eu pourtant sa part de soucis. Maintenant, les propos de la nourrice l'ennuyaient.

– Il n'était pas né depuis une heure qu'il voulait mordre ! Un enragé !

– Nanette! Tu devrais avoir honte!

– Peut-être. Mais on verra bientôt qui avait raison, marmonna la vieille femme.

Anne se mordit la lèvre; elle se souvenait bien de la naissance de Simon. Elle se rappelait comme il hurlait. On l'avait baptisé dès la délivrance mais plus tard, constatant le caractère emporté, belliqueux, colérique du garçon, plusieurs avaient murmuré que Satan s'était penché sur le ber avant le prêtre.

– Il est un peu taquin, voilà tout.

– Oh non! Simon n'a joué avec Michelle et Marie que pour les embêter. Il leur volait leurs poupards, les bousculait au coupe-tête et il les aurait fait chuter avec sa crosse si les petites s'étaient aventurées sur la Loire gelée! Et rappelle-toi toutes les vilénies qu'il a faites à notre pauvre chat!

– Ne t'excite pas ainsi, dit Anne en flattant Ancolie. Notre minet a toujours su lui échapper. Tais tes mauvaises pensées, ne serait-ce que pour Madeleine Perrot. La pauvre... Je suis certaine que je reviendrai cette fois-ci encore du lazaret sans que son mari ait décoléré... Simon est pourtant parti depuis assez longtemps!

Chapitre 2

Sans nouvelles de son fils depuis des mois, c'est avec allégresse que Madeleine Perrot, en ce matin de septembre, écoutait Marie relire la lettre de Simon. Elle sentait pourtant la présence de son époux derrière elle qui avait accueilli sans sourire le marchand Lecoq. Elle n'était pas exagérément attachée à son fils, comme la plupart des femmes qui avaient eu plusieurs enfants et en avaient perdu autant, mais elle pensait que son mari aurait dû finir par accepter le choix de Simon même si elle comprenait son mécontentement : qui donc se réjouirait de voir son fils aîné se détourner de l'état de son père ? On était menuisiers depuis des générations chez les Perrot mais il fallait que Simon préfère l'aventure ! Enfin, selon sa lettre, il était en bonne forme et fier de servir le Roi à Paris ; depuis quelque temps, la capitale voyait arriver de nombreux soldats licenciés, portant toujours leurs épées mais, avait-il fait écrire, « si miséreux qu'ils causent désordres et voleries. S'ils ne quittent pas la ville, on les arrête et on les marque au fer rouge de la fleur de lys. Ils sont redoutables. Priez bien pour moi. Marie est-elle toujours fâchée ? ».

Marie sourit en se remémorant l'incident. Pourtant, à l'époque, elle n'avait vu qu'une méchante farce de Simon. Elle brodait un carré de drap de fleurs roses et blanches quand Simon s'était emparé du tissu, le faisant virevolter au bout d'une vieille hallebarde brisée qu'il avait trouvée près du port.

– Arrête, mais arrête ! criait Marie. Michelle se joignait à ses protestations mais Simon n'avait cessé son jeu stupide qu'après avoir percé le tissu. Marie avait pleuré moins pour le désastre que pour la cruauté de Simon. Pourquoi agissait-il ainsi envers

elle? Elle croyait avoir oublié l'incident mais c'était lui, maintenant, qui en reparlait dans sa missive et Marie devinait enfin son geste; il avait voulu la provoquer, la fâcher pour voir si elle savait pardonner, si elle était bonne pour lui. Une sorte d'épreuve, en somme. Elle se félicitait d'avoir réagi posément et se jura de conserver cette attitude dans l'avenir. Simon était agité et avait besoin d'une épouse douce et modérée pour le tempérer. Oublieuse de sa propre vivacité, Marie se convainquit qu'elle serait cette femme.

C'est à peine si elle prêta l'oreille au discours de Jacques Lecoq qui parlait avec grande excitation de Paris. Il avait vu le Roi.

– Il revenait de Vincennes par la porte Saint-Antoine accompagné d'une centaine de mousquetaires.

– Peut-être que Simon était parmi eux? suggéra Marie.

– Il nous l'aurait fait savoir! dit Madeleine Perrot.

– Ils sont magnifiques, reprit le marchand. Chacun a une casaque bleue toute festonnée d'or et d'argent avec une grande croix fleurdelysée blanche.

– Et le Roi? demanda Jules Perrot.

Lecoq avoua, embarrassé, qu'il ne l'avait aperçu que de très loin, arrivant à la fin du défilé, mais qu'il lui avait paru aussi superbe, aussi majestueux qu'on le disait.

– J'ai rencontré à mon retour un homme qui saurait vous en parler mieux que moi; il l'a vu de nombreuses fois. Vous le croiserez tantôt.

– Qu'est-ce qu'il vient faire par ici?

– Je crois qu'il s'installe chez maître Charles, mais il n'est pas causant.

– Ah, fit Madeleine Perrot, sitôt intriguée.

– Ouais... J'ai idée qu'il ruminait quelque méconvenue. Mais il était courtois et bien vêtu. Et il est bien orfèvre; j'ai vu ses outils. Il se prétend las de l'agitation de la capitale. Et à la vérité, je l'entends bien: il y a une activité dans les ports de la Seine qui donne le tournis! Et les hurlements de ceux qui vendent par les rues les fruits et les herbes, les poissons, la fripe

ou l'eau torturent l'ouïe! On circule mal dans les rues tant elles sont encombrées d'échoppes, les étalages avancent sur la chaussée malgré les interdictions. Et les enseignes! Elles sont si grandes que je craignais à chaque fois que je passais près d'une qu'elle me chût sur la tête. J'en serais mort! Ne riez pas, certaines de celles qui sont collées au mur, comme un tableau, font quinze pieds de long! Je ne vous mens pas. Vous demanderez à mon compagnon de voyage, le sieur Guy Chahinian.

– Ah? Il viendra à la sortie du lazaret?

Jacques Lecoq se signa et réprimanda son amie d'enfance.

– Ne parle pas de lazaret! Tu sais très bien qu'il n'y a plus de peste! On retrouvera Anne LaFlamme devant la cathédrale!

– Lazaret ou non, c'est pas ici qu'elle soigne ses malades!

– Mais il n'y a pas d'épidémie, affirmait avec véhémence le marchand, Anne te le dira!

L'homme n'avait qu'à demi raison; s'il est vrai qu'aucune pandémie ne dévastait Nantes en 1662, la lèpre et la mort noire sévissaient irrégulièrement et leurs ravages, même modérés, obligeaient à des précautions. Comme les dons en nature des malades soignés à Nantes ne suffisaient pas à l'entretien de sa famille, Anne LaFlamme, pour être assurée d'un revenu modeste, avait proposé aux autorités civiles de traiter tous les gens susceptibles de contagion à l'écart de la ville, sur le site d'un ancien lazaret où étaient dressés des chapiteaux.

– Si tu penses qu'elle aura envie de parler de ses moribonds! Je...

Jacques Lecoq interrompit Madeleine Perrot, désignant discrètement Marie:

– J'ai dit à ce hors-venu qu'il verrait bien du monde place Saint-Pierre.

– Et du monde bien! ajouta Madeleine Perrot. Geoffroy de Saint-Arnaud y vient souvent. Eh, Marie, ta mère ne s'est point décidée?

– Si, elle ne changera pas d'avis! affirma Marie.

Jamais Anne LaFlamme n'épouserait Geoffroy de Saint-Arnaud. Jamais. Elle avait aimé tendrement son défunt mari

et l'idée de le remplacer lui répugnait. Même si ce Geoffroy se disait un ami de Pierre. N'avait-il pas recueilli ses derniers soupirs en mer ?

Madeleine Perrot la traitait gentiment d'innocente car Geoffroy de Saint-Arnaud était riche. Il avait armé des bateaux qui étaient revenus chargés de soie indienne et il avait tout revendu immédiatement aux acheteurs étrangers comme l'exigeait la loi. Une loi qu'il avait cependant transgressée pour offrir à Anne une pièce de gourgouran. Elle l'avait refusée, prétextant la crainte de suites fâcheuses.

– Vous savez bien qu'il est interdit de se vêtir des tissus imprimés. Vous me voyez payer trois mille livres d'amende ? M. Colbert ne plaisante pas...

– J'ai des appuis, affirma Geoffroy de Saint-Arnaud.

– Et alors ? Que diraient les gens ? Je suis une femme honnête, pas une coquette. Je préfère la flanelle anglaise, dit Anne en riant. Elle me tient plus chaud l'hiver.

– Si vous vouliez m'entendre, lui reprocha vivement Geoffroy de Saint-Arnaud. Je brûle pour vous...

– Tout doux... si vous voulez que nous restions amis. Je vous le répète, je me suis accoutumée à ma vie de solitaire, ma fille est grande, elle aura plus besoin d'un mari que d'un père, je ne veux rien changer. J'aurais, de toute manière, bien peu de temps pour vous avec mes malades...

– Vos malades, grogna l'armateur avec aigreur. Vos malades sont plus importants que moi ?

– Tous les hommes sont égaux devant Dieu, répondit paisiblement Anne LaFlamme.

Si elle avait vu l'expression haineuse qui transforma le visage de Geoffroy de Saint-Arnaud aussi radicalement qu'un masque de la commedia dell'arte, elle aurait compris que la prudence conseillait de ménager la fierté de ce puissant. Mais croyant la question réglée, elle s'était penchée sur son ouvrage de tapisserie, signifiant ainsi son congé à l'armateur.

Anne composait un paysage champêtre en se demandant si elle en verrait un jour la fin ; elle s'interrompait si souvent pour

soigner un miséreux que son travail n'avancait guère malgré son habileté. Le pommier du premier plan ne portait pas encore de fruits et Anne doutait qu'il s'en flatte un jour. Mais qu'était-ce qu'abandonner les fils de couleurs gaies quand elle tenait ailleurs le fil de la vie?

– Ta pauvre mère est aussi têtue qu'une bourrique, dit Madeleine Perrot. Geoffroy de Saint-Arnaud est le meilleur parti qui soit. Il n'a même pas d'enfant de son premier lit. Anne est encore jeune, elle n'aurait plus à s'échiner pour des indigents. Et tu la verrais tous les jours. Enfin! L'armateur n'est pas laid...

Marie haussait les épaules, aucune affaire de cœur ne l'intéressait hormis la sienne et elle aurait voulu conserver la missive de Simon; il lui semblait qu'elle palpait entre ses doigts. Elle la rendit à regret à Madeleine Perrot qui continuait de discourir sur le mariage.

– Ce n'est pas bien de rester seule! Si M. de Saint-Arnaud ne lui plaît pas, il y a d'autres partis! Dis-nous donc, Jacques, à quoi ressemble le hors-venu avec lequel tu as voyagé?

Jacques Lecoq parut indécis.

– Il a belle prestance, et est fort courtois. Et il ne manque pas de bien si j'en juge par ses vêtements. Il a changé de chemise trois fois et sentait l'eau de cannelle. Mais il n'est pas gai. Il n'a pas souri une fois! J'ai bien essayé de savoir ce qui le rongait mais je n'ai rien pu tirer de lui.

– Un chagrin d'amour? s'empessa de dire Marie.

– Ça me paraît pire que ça... On dirait qu'il rumine des horreurs.

– Il a peut-être guerroyé?

– Non, je lui ai demandé. Et puis il est artisan...

– La maladie noire alors? Sa famille décimée?

– Le sieur Chahinian prétend n'avoir jamais été marié...

Bah, on saura bien son secret un jour.

Chapitre 3

Péronne Chahinian avait cessé de se débattre. Vaincue, elle espérait seulement que le bourreau, touché par sa soumission, consentirait à l'étrangler. Les magistrats le lui avaient promis mais aucune des autres condamnées ne l'avait été et maintenant, le prêtre s'avavançait vers le bûcher, tendait un crucifix cloué à une perche en exhortant les sorcières à une confession publique.

Péronne avait tout admis. Que pouvait-elle ajouter ?

Il lui semblait que son procès avait duré des mois, des années, alors qu'on l'avait arrêtée trois semaines plus tôt le 8 septembre 1647 sous les accusations de sa voisine Dumas qui prétendait qu'elle avait jeté un sort à ses poules. Elles étaient mortes en deux jours, pour avoir mangé un trognon de pomme lancé par Péronne.

Dix-neuf autres témoins se présentèrent aux juges et confirmèrent avoir été victimes des enchantements de la fille Chahinian. Elle avait fait sécher le lait de quatre vaches, donné la fièvre à l'enfant Frémiault, empêché la génération dans deux maisons et plusieurs soutenaient l'avoir vue cracher son hostie dans son mouchoir lors des communions.

Si la jeune femme clamait son innocence avec vigueur le lundi, elle avouait le vendredi, brisée par des heures d'interrogatoire. Oui, elle avait assisté une fois, une seule fois, au sabbat. Citant des sources, les textes des experts Bodin, Boguet et Lancre, ses juges lui firent remarquer que les réunions sataniques étaient hebdomadaires et que toutes les sorcières se devaient d'y paraître. Péronne leur mentait donc. Il fallait obtenir des aveux complets de l'inculpée.

Sur un signe de tête d'un magistrat, deux hommes entraînèrent Péronne dans une salle voûtée.

À la vue des tenailles et des fers, du chevalet, des maillets et des coins, la captive défaillit. Quand elle s'éveilla, elle était allongée sur une table et maintenue bras et jambes écartés afin de faciliter le travail du barbier-chirurgien. À l'aide d'un couteau bien aiguisé, il rasa complètement le crâne de l'infortunée, jetant au feu avec dédain les longues mèches blondes dont Péronne était si fière.

– Tu n'attireras plus de galants avec tes appas démoniaques, avait-il ricané.

Péronne avait senti la lame descendre le long de son cou, frôler son sein gauche. Le barbier l'avait empoignée brutalement pour tendre la chair sous l'aisselle. Il l'avait blessée par deux fois avant de s'attaquer à l'autre bras. Il avait balayé les poils d'un souffle aviné, puis signifiant à ses aides de maintenir solidement la victime, il avait tiré les poils du pubis jusqu'à la faire crier. Le métal était froid mais Péronne transpirait abondamment. Entre deux plaintes, elle entendit ses bourreaux décider de l'alêne ou du stylet. Un instant plus tard, le juge désignait la fesse gauche pour la recherche de la première marque. Le chirurgien s'exécuta aussitôt, enfonçant une épingle longue de trois doigts.

Péronne hurla. L'homme retira l'aiguille pour mieux l'enfoncer. Le sang jaillit.

Péronne cria vingt fois, perdit connaissance quand le juge, impatient de trouver la marque d'insensibilité, ordonna qu'on use de l'alêne pour percer le sein droit. Évanouie, la jeune femme échappa à ce sévice mais le juge, excédé qu'elle saigne encore, décréta que Satan avait supprimé les marques afin de protéger sa créature. Le sang qui coulait était une autre tromperie du Malin.

Les interrogatoires alternèrent avec la recherche de nouvelles marques. Péronne avoua tout ce que les juges lui suggérèrent et le greffier nota, en savourant l'idée du devoir accompli, les minutes d'un atroce procès.

Péronne fut condamnée à mort et traînée sur la place publique. Elle vit son cousin parmi la foule amassée près du bûcher.

Guy Chahinian était tout de vert vêtu et Péronne se souvint qu'elle lui avait dit un jour que c'était sa couleur préférée. Elle tenta de courir vers lui mais on la saisit rudement et on l'attacha très vite au poteau avec une vieille femme. Péronne toucha les mains de cette dernière, elles étaient froides et inertes comme si elle était morte. Péronne l'envia durant une seconde puis sentit battre son poulx : on ne l'avait pas étranglée. On ne les étranglerait pas.

Les premières flammes montèrent vite, mordirent leurs robes, les embrasèrent dans un crépitement sinistre. Les hurlements de la foule dominèrent un temps ceux des sorcières.

Guy Chahinian ne quitta pas sa cousine des yeux durant tout le supplice. Il voulait lui dire qu'il l'avait toujours aimée. Parce qu'elle était jolie, gaie, impudente.

La fumée n'étouffa aucun de ses cris. Il lui sembla les entendre durant des heures.

Durant des années.

Ils résonnaient encore à ses oreilles quand il arriva à Nantes, en ce jour anniversaire de la mort de sa cousine.

Chapitre 4

Malgré l'impatience qu'elle ressentait à l'idée de revoir sa fille, Anne LaFlamme accomplissait calmement ses tâches habituelles. Devant la grande tente où somnolaient les convalescents, trônait une immense bassine. Anne y trempa les linges souillés en espérant que le soleil et l'eau soufrée parviendraient à les blanchir.

Aucun des patients n'avait voulu aider Anne LaFlamme à désinfecter les tissus. Elle avait fait semblant d'insister, mimant la rancune mais elle s'en félicitait intérieurement, ravie d'être seule un moment. Tant qu'elle n'aurait pas retiré les draps usés de la bassine, personne ne viendrait l'importuner. Guéris, hommes et femmes redoutaient une rechute s'ils s'approchaient des linges qu'ils avaient souillés. Ils voulaient retourner à Nantes, même si l'accueil ne serait pas chaleureux pour tous. On oublierait lentement que la mort noire avait tenté de les emporter. Grâce à la médecine d'Anne LaFlamme, ils avaient survécu à la peste mais, aux yeux des bien-portants, ils avaient été si près du trépas qu'on les considérerait, pour un moment, comme des revenants.

Anne LaFlamme jeta quelques plants de guimauve dans l'eau bouillante avant d'enfoncer les étoffes du bout de son bâton. Elle l'utilisa ensuite pour rapprocher les pierres du feu qui léchait le chaudron. Puis, jugeant qu'elle avait le temps d'aller à la source et d'en revenir avant l'heure prévue pour le départ, elle attrapa sa poche de toile marron et s'éloigna prestement du chapiteau.

Anne LaFlamme avait pris soin la veille, alors que tous dormaient, de remplir sa besace de provisions. Une boule de seigle,

du fromage, une couenne de lard et des pommes. À trente minutes du lazaret, elle retrouverait la Boiteuse.

Elle l'avait vue la première fois en juin, alors qu'elle ramassait des branches de frêne. En s'approchant d'un arbre, elle avait découvert, tapie dans les fourrés, aussi immobile qu'une pierre, l'infirmes recroquevillée. Anne s'avançant, la vieille s'était agenouillée en implorant grâce, mains croisées au-dessus de la tête pour se protéger des coups. Anne recula, non par peur, mais pour montrer à la nécessiteuse qu'elle ne la battrait pas. Puis elle lui parla doucement, comme elle le faisait avec les malades que la terreur égarait, sans esquisser le moindre geste, sachant qu'il serait immédiatement perçu comme une menace. Tout en répétant des paroles rassurantes, la sage-femme notait l'extrême misère de l'infirmes, déplorait le crâne chauve marqué de plaques rouges et les bras squelettiques striés de griffures. Même si elle avait vu bien souvent des gueux, l'horreur lui noua la gorge quand elle devina que la mâchoire, bizarrement bloquée de côté, était le résultat de mauvais traitements. Une pierre lancée à toute volée avait écrasé les lèvres, éclaté les gencives et emporté les dents. Celle qui ne se nourrissait plus que de fruits sauvages ne pouvait même pas les mâcher. Elle devait les broyer pour les avaler, au risque de s'étouffer avec les noisettes, sa source d'alimentation première.

La vieille avait cessé de prier Anne LaFlamme de l'épargner mais elle n'osait bouger, craignant d'éveiller la colère à laquelle elle avait échappé jusque-là. Elle ne comprenait pas l'attitude de son interlocutrice car elle avait oublié qu'on pouvait lui parler. On n'avait jamais que crié, hurlé, vociféré après elle.

– Je me nomme Anne LaFlamme. De Nantes. Peux-tu parler?

La vieille hocha la tête sans toutefois prononcer un seul mot.

– Je suis venue cueillir des plantes. Pour soigner. Au lazaret. D'où es-tu?

– De là-bas, dit-elle en indiquant le chemin d'un mouvement hésitant.

– Tu y retournes?

La vagabonde se mit à trembler.

– C'est là qu'on t'a battue ?

– Oui.

– Tu vis par ici ?

– Dans la grotte.

– La grotte ?

À côté du pré. Les trois saules, murmura l'infirmes d'une voix rauque. Malgré l'accident, elle articulait assez pour qu'on la comprenne sans trop de mal.

Anne LaFlamme l'écoutait attentivement ; elle n'avait jamais vu aucune grotte depuis qu'elle battait les alentours du lazaret en quête de plantes médicinales mais si la vieille disait vrai, elle pouvait trouver du pied-de-veau et de l'euphorbe, qui poussaient dans des endroits sombres et qu'elle devait se procurer pour purger et traiter l'asthme.

– C'est loin ?

La Boiteuse haussa les épaules.

– Je reviendrai demain. Je t'apporterai du pain, et nous irons à la grotte.

Redoutant d'effrayer la pauvre femme, elle croyait imprudent d'insister. Elle la quitta bien incertaine de la retrouver le lendemain.

Elle avait tort : l'infirmes se montra. D'abord timide, elle acquit l'assurance au fil des jours que Dieu, dans sa miséricorde, avait envoyé Anne pour la sauver. Celle-ci lui donnait non seulement des vivres, mais l'avait guérie de ses croûtes rougeâtres. Elle attendait celle qu'elle tenait pour une sainte chaque matin, à proximité de la grotte ou de sa source, dans l'espoir qu'Anne pourrait la rejoindre. Elle était exaucée une ou deux fois par semaine et remerciait le Ciel de sa bonté, peu rancunière de ses injustices.

La Boiteuse était née avec un pied contrefait. Elle avait grandi dans les moqueries, et la douleur et la colère, en crispant son visage, l'avaient vieillie avant l'âge. Ses parents décédés, l'aîné l'avait chassée de la terre familiale. Elle savait plumer les volailles, rapiécer les chemises, nettoyer le sol, carder la laine,

filer le lin, cuire la miche, mais aucun homme n'avait voulu d'elle. Ni comme épouse, ni comme engagée. Tous avaient transformé leur peur en mépris et jeté autant de cailloux que de pain rassis. L'infirmes avait claudiqué, misérable, de hameau en hameau, plus maigre, plus hâve, plus tordue avec les ans. Les enfants hurlaient en la voyant, cris mêlés de terreur et de joie sauvage. Elle était maintenant vraiment trop laide pour continuer à mendier. Chacune de ses apparitions dans la ville la mettait en danger. Seule la forêt l'accueillait encore.

Anne LaFlamme s'étonnait de ne pas trouver la Boiteuse quand un bruissement de feuilles l'avertit de son arrivée. La vieille femme leva son bras en direction de la sage-femme puis s'écroula.

L'inanition et l'effort de la marche ont eu raison de sa résistance, songea Anne dans un premier temps. Mais, en se penchant sur le corps inanimé, elle découvrit une morsure sanguinolente à la poitrine. Le sang avait collé les hardes raides de crasse au sein droit et l'odeur nauséabonde qui se dégageait de la plaie lui souleva le cœur. Elle détourna le regard un instant puis se reprit ; la chair devait être nettoyée rapidement. Dans l'état de faiblesse où était la Boiteuse, l'infection pouvait la tuer.

La sage-femme détacha son tablier, le trempa à la source et entreprit d'assainir la plaie. Selon son aspect, l'agression devait avoir eu lieu quelques jours auparavant car les chairs envenimées avaient brouillé, en boursoufflant, le dessin des crocs. Anne LaFlamme pesta de n'avoir pu rencontrer plus tôt la Boiteuse. Malgré la rage qui l'habitait, ses gestes demeuraient délicats pour laver la blessure.

La patiente gémit enfin, puis ouvrit des yeux effarés.

– C'est moi, Anne. Ne bouge pas. Je vais chercher ce qu'il faut pour te guérir.

– Prenez garde... Garde... Il...

– Repose-toi, je reviens.

Anne s'éloigna aussitôt en espérant dénicher le nécessaire. Dans les champs, il y avait bien de l'herbe de la Saint-Jean, astringente, mais, redoutant que sa patiente ne perde de nou-

veau connaissance, elle chercha aux abords de la forêt de la roquette des marais.

Tout en dépouillant la tige des feuilles dont elle ferait un cataplasme, Anne écouta le récit de sa malade.

– Le Diable! C’est le Diable qui m’a saignée. Je ramassais des noisettes en haut. Puis cette masse noire m’a sauté à la gorge.

– C’était une bête...

– Depuis le temps que je croupis dans les bois, je les connais...

– Le Diable, je vous le dis! Il venait me prendre, il m’a reconnue!

– Tais-toi! Si tu avais des pouvoirs magiques comme les sorcières, tu mangerais assurément à ta faim.

Anne LaFlamme mentait même si ce péché lui déplaisait. Mais elle croyait que son métier l’autorisait à déguiser parfois la vérité. «Il est souvent plus dangereux de tout dire aux malades que de se taire», répétait-elle à sa fille. La foi, soutenant l’homme, l’aidait à se rétablir. Ainsi Anne, prétendant que celles qu’on disait sorcières vivaient bien, savait qu’il n’en était rien, au contraire. Mais elle voulait distraire la mendicante, craignant que l’indigence conjugée à l’effroi ne la pousse à rentrer en ville.

– Je suis une sorcière... Une sorcière...

– Mange un peu de pain plutôt que de dire des sottises. Je préparerai le pansement.

– Il était haut comme l’arbre! Et tout sombre! C’était pas un chien!

– Un loup alors, dit Anne en frissonnant. La blessure était bien longue et bien large pour la mâchoire d’un loup, la bête devait être d’une formidable stature.

– C’était un démon! Et il me possède astheure! J’ai sa marque depuis toujours avec ma patte folle...

– Crois-tu que Satan pourrait séduire les femmes en leur offrant une vie aussi misérable que la tienne? Le Diable n’a que faire de toi.

La Boiteuse soupira.

– Ouais... Qu'est-ce qu'il ferait d'une vieille? Le monstre aurait dû me dévorer, je serais mieux morte, mais même lui n'a pas voulu de moi.

Anne LaFlamme posa une main compatissante sur le bras décharné de l'infirmes. Elle aurait voulu dire que la vie est trop estimable pour qu'on souhaite la perdre, qu'elle le constatait tous les jours au chevet de ses malades. Qu'elle voyait comme ils avaient peur, comme ils oubliaient leurs chances ou leurs infortunes quotidiennes face à l'éternité. Elle ne lui demanda que son nom.

– Mon nom? s'étonna la pauvre. On m'appelle la Boiteuse, tu le sais.

– Mais avant?

– Avant? J'ai toujours eu le pied tors. À neuf ans, ils m'ont traînée à la rivière pour que je le trempe. Ils disaient que ça ressemblait à une pièce de viande, et que les poissons mordraient... Ils ne sont pas venus. Les gars m'ont alors jetée à l'eau. Ils criaient: «Les goujons ont dédain de ton crochet. Ninon, ils fuient ton déchet!» J'aurais coulé au fond si le curé n'était pas passé. «Repêchez cette malheureuse, sinon son âme ira en Enfer!» Mon cousin m'a tirée de là. Puis ils sont tous partis en chantant: «La malheureuse est boiteuse, la Boiteuse est malheureuse.» C'est resté. Mes parents m'ont faite durant le Carême, c'est pour ça que j'ai été punie et que je boite. Ils auraient dû me faire suffoquer quand je suis née.

– Non... C'est joli, Ninon, murmura Anne.

– Ça ne m'allait pas.

– Prends cette pomme. Et du fromage. Doucement, ne mange pas tout maintenant. Et attention au pansement! Il faudra le garder serré, les feuilles agiront, tu verras.

– Que Dieu vous bénisse, dit la vieille en brisant la miche.

Tandis qu'elle se restaurait, Anne LaFlamme évaluait la situation; elle ne pouvait cacher la Boiteuse à Nantes. Dans la confusion d'esprit où elle était, si on la découvrait et si on l'accusait de sorcellerie, elle admettrait tout ce qu'on voudrait.

Rien ni personne ne pourrait alors la sauver. Et les morsures d'un fauve lui paraîtraient bien douces après les tenailles du bourreau. Avec sa mine apeurée, ses yeux creusés par la fatigue, ses lèvres meurtries, ses mains crevassées aux ongles trop longs, elle risquait la condamnation, même s'il n'y avait pas eu de procès de sorcellerie depuis longtemps.

– Je reviendrai demain, dit Anne. Maintenant, je dois partir.

– Vous restez au lazaret ?

– Non, mais j'aurai bien des plantes à couper par ici.

– C'est trop loin, protesta la Boiteuse. Vous devez vous reposer. La ville est à une heure de route... Nous nous reverrons quand vous reviendrez au chapiteau. Je me sens déjà mieux. Allez retrouver votre famille... Je vous aurai des noisettes, je vous le promets !

– Non, il faut les garder pour vous. Réservez-moi seulement les feuilles des fruits, ça tue la fièvre, expliqua Anne en se redressant. Elle serra affectueusement la misérable avant de la quitter.

Elle devait maintenant agir vite et ramasser quantité d'herbes afin de justifier son absence du lazaret. Il était trop tôt pour la cueillette car les feuilles étaient encore humides de rosée, mais Anne arracha tout de même de la menthe, de la benoîte, du lierre, et se réjouit de découvrir des géraniums à la sève cicatrisante. Le cri d'un geai la fit sursauter : à l'entendre, on imaginait la colère de l'oiseau, alors qu'en fait c'était la crainte qui le faisait discordant, désireux d'effrayer ainsi l'ennemi. Les hommes ne sont guère différents, songea la sage-femme en fermant son sac. Leurs hurlements de rage les empêchent de claquer des dents. Mais pas de mordre...

En arrivant au lazaret, Anne LaFlamme était essoufflée ; elle avait couru, sans s'en rendre compte, de peur de se trouver nez à nez avec la bête qui avait attaqué la Boiteuse. Il aurait fallu une battue. Mais on aurait alors trouvé sa protégée... Les convalescents, impatients, étant sortis des chapiteaux, lui firent oublier le péril.